

**Zeitschrift:** Folklore suisse : bulletin de la Société suisse des traditions populaires = Folclore svizzero : bollettino della Società svizzera per le tradizioni popolari

**Herausgeber:** Société suisse des traditions populaires

**Band:** 76 (1986)

**Rubrik:** 89e assemblée annuelle en Vallée d'Aoste : les 27, 28 et 29 septembre 1986

### **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

### **Conditions d'utilisation**

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

### **Terms of use**

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

**Download PDF:** 02.02.2025

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

## 89<sup>e</sup> assemblée annuelle en Vallée d'Aoste les 27, 28 et 29 septembre 1986

Le fil conducteur de l'assemblée 1986 et de ses excursions était l'approche et la connaissance de la Vallée d'Aoste, de ses particularités et de ses relations avec la Suisse, notamment avec le Valais. Un magnifique temps d'automne permit aux quelque 75 participants d'apprécier ces trois jours durant les beautés d'une région que bien peu d'entre-eux connaissaient. Deux cars ont emmené les participants de Martigny vers le sud. Les commentateurs relèvent, chemin faisant, les diversités et les similitudes en-deçà et en-delà du tunnel du Grand-Saint-Bernard et répondent, pour autant que faire se peut, aux nombreuses questions qui surgissent.

La visite du centre historique d'Aoste débute avec un léger retard dû aux nombreux chantiers rencontrés sur la route. Sous l'experte conduite de MM. Rivolin et Thiébat deux groupes suivent l'évolution de la ville d'Aoste de la préhistoire par les constructions romaines jusqu'au Moyen-Age et à nos jours. Le superbe cloître de Saint-Ours retient les admirateurs et il faut hâter le pas vers l'Hôtel-de-ville où se déroulera l'assemblée.

Deux points importants sont à retenir, d'une part l'acceptation par les membres des modifications de statuts proposés, d'autre part l'élection de M. Schnyder comme nouveau président de notre société. Nous reviendrons dans le rapport annuel sur les mérites de M. Gantner et les détails des statuts. En fin de séance MM. G. Oeri, E. Schüle et J. Tagini sont nommés membres d'honneur. L'éloge des deux Romands se trouve in extenso dans ce Bulletin.

La séance publique suivante, ouverte par quelques cordiales paroles de bienvenue de M. René Faval, Assesseur à l'Instruction publique de la Vallée d'Aoste nous donne, par la présentation audio-visuelle de M. Ghignone, un aperçu général, géographique surtout, de la Région autonome; puis nous plonge, grâce aux illustrations et ethnotextes présentés dans la réalité quotidienne d'hier, en suivant le grain de blé des semilles au pain.

Un apéritif offert par les autorités de la Ville d'Aoste donne l'occasion d'apprécier une coutume bien valdôtaine d'aujourd'hui.

Après un bref passage dans les hôtels, un dîner composé à la valdôtaine à la Villa des Fleurs à Chésalet trouve un accueil autant étonné qu'enchanté. Il serait en effet fastidieux d'énumérer la liste des nombreux mets régionaux qui se succèdent. Deux «Troubadours» valdôtains agrémentent la soirée (merci au Comité des Traditions Valdôtaines qui s'est chargé de leur cachet!).

Le lendemain ainsi que le lundi les excursions se succèdent, vous en trouvez ci-dessous les comptes-rendus.

R. C. S.

## Visite au Centre d'études francoprovençales «René Willien» à Saint-Nicolas

Pour la première fois dans sa longue histoire la Société suisse des traditions populaires a fait une entorse à ses us et coutumes en franchissant les frontières de l'Helvétie pour tenir ses assises annuelles. Le choix d'Aoste s'explique par l'envie de nouer des liens plus étroits avec un peuple qui lutte de manière exemplaire pour le maintien et la vivification de ses traditions et, surtout, de ses deux langues «nationales»: le patois et le français. Les promoteurs et animateurs de ce voyage d'amitié et d'études ne pouvaient être que Mme Rose-Claire et M. Ernest Schüle. Ils surent s'entourer de Valdôtains particulièrement compétents pour faire de notre séjour dans la vallée d'Aoste une réussite à tous points de vue; le soleil leur fit l'amitié de nous faire voir ce long trait d'union entre l'Italie, la France et la Suisse sous une lumière automnale flatteuse; les hôtes des quatre groupes d'excursionnistes furent tout aussi efficaces et aucun participant n'oubliera de sitôt les délices des banquets valdôtains car, disons-le d'emblée, on sait manier la fourchette dans cette vallée alpestre.

Combien grande que soit mon envie d'évoquer les traditions gastronomiques qui riment si bien avec celles qu'on nomme folkloriques, je dois limiter mon propos à celles de la langue, je veux dire à l'idiome local, car en ce seul domaine on ne saurait évoquer toutes les entreprises des Valdôtains sans transformer ces notes en un numéro spécial de notre revue «Folklore suisse». Je ne saurais trop recommander au lecteur de relire les pages consacrées par M. Alexis Bétemps aux «Centres valdôtains de documentation ethnographique et linguistique» parues dans cette revue à la veille de l'assemblée<sup>1</sup>, mon propos n'étant pas de redire ce qu'il a déjà dit mais bien plutôt d'apporter un témoignage sur notre prise de contact avec le «Centre d'études francoprovençales «René Willien» (ci-après simplement nommé le «Centre») à Saint-Nicolas<sup>2</sup>.

La visite débuta par une promenade au «Bois de la Tour», un promontoire d'où chacun put découvrir la vallée de la Doire, belle rivière pareille à un ruban d'argent qu'on aurait étendu dans les brumes automnales. De l'importance de la route qui lui tient compagnie, point n'est besoin de causer mais, en revanche, des vignes de l'Enfer sans doute faut-il signaler la présence, au pied de l'éperon sur lequel s'élève l'église de Saint-Nicolas. Fort élégante dans son écrin d'azur, elle est entourée de deux maisons, l'une réservée au curé, l'autre aux autorités communales. De la cure, je ne vous rapporterai qu'une anecdote recueillie parmi les éclats de rire de la dizaine de participants: M. Schüle évoqua la mémoire d'une brave servante qui n'aimait pas qu'on dérange trop souvent le serviteur de Dieu et qui, paraît-il, disait sérieusement au visiteur: «M. le curé n'est pas là, il souffre en Enfer!» Que la tâche du vigneron doit être rude!... De prêtre il en fut encore question lorsqu'on arriva vers le «Musée Cerlogne»<sup>3</sup>, car Jean-Baptiste Cerlogne fut non seulement poète et premier défenseur de la langue vernaculaire des Valdôtains, il fut aussi curé. Malgré son prénom, il n'a pas prêché dans le désert puisque ses compatriotes lui ont consacré un charmant petit musée, remarquablement bien aménagé dans l'ancienne maison communale, et lui ont même élevé un buste, prouvant ainsi leur reconnaissance envers celui qui lutta pour donner des lettres de noblesse au parler des Valdôtains. Au pied du clocher, l'abbé Cerlogne repose paisiblement (au-dessus de l'Enfer!) et afin que nul n'ignore ses mérites une plaque commémorative dit ceci: «Ici repose, dans sa patrie qu'il a aimée et désirée toute sa vie, Jean-Baptiste Cerlogne, prêtre simple, vertueux, patriarcal. Soldat de l'indépendance italienne. Poète de ses montagnes. 1826–1910. Pax.»

La brochure précitée donnant tous les renseignements désirés sur son œuvre et son influence, on ne m'en voudra pas de rapporter ici de menus détails: ceux de la vie quotidienne, aujourd'hui. Pendant que je recopiais malaisément (et d'une si déplorable manière que je ne garantis pas l'exactitude des virgules...) cette citation, j'écoutais chanter les fidèles assemblés dans l'église. Sauf erreur, l'hymne était consécutif à la consé-

<sup>1</sup> «Folklore suisse. – Folclore svizzero», Bulletin de la Société suisse des traditions populaires, Augustinergasse 19, 4059 Bâle, no 4/5, 76<sup>e</sup> année, 1986, pages 82 à 88.

<sup>2</sup> Sur ce village: «Saint-Nicolas, quelques notices historiques» publiées à l'occasion du XX<sup>e</sup> Concours Cerlogne par le Centre, en mai 1982; 24 pages destinées aux écoliers présents.

<sup>3</sup> HENRI ARMAND, ALEXIS BÉTEMPS et PIERRE VIETTI, «Le Musée Cerlogne et le Centre d'études francoprovençales «René Willien», de Saint-Nicolas», édité par le centre précité en 1982; 46 pages, illustrées.

cration et correspondait exactement à l'un de ceux qu'on chantait jadis dans la paroisse de Saulcy au temps de ma jeunesse, donc une dizaine d'années après la «seconde»(!) guerre mondiale. Même si j'ai oublié le titre de cet hymne, je n'oublierai jamais que le chant en français fit soudain place aux prières liturgiques en italien. Les fidèles usaient de leur langue scolaire d'avant le rattachement de la vallée d'Aoste à l'Italie (1861); le célébrant, lui, priait en italien, le langage connu par tous, Valdôtains et Italiens venus de toutes les parties du pays. Cette simple constatation auditive valait son pesant d'or pour nous car, au cœur du «Musée Cerlogne» nous allions découvrir de manière beaucoup plus sensible les motifs pour lesquels les Valdôtains accordent tant d'importance à l'œuvre de ce prêtre. Si la brochure précitée et d'autres études sont là pour permettre à quiconque de s'informer sur le problème linguistique, rien cependant ne remplace le témoignage direct, en l'occurrence celui de M. Henri Armand, responsable du «Centre d'Etudes francoprovençales», de M. Rosito Champrétavy, animateur au centre précité pour les travaux entrepris par l'«Association valdôtaine d'archives sonores», M. et Mme Jean Cerlogne, l'arrière-neveu du curé poète. La chaleur de leurs propos, la passion de M. Armand (que seule sa science égale), l'ambiance studieuse qui régna durant cette visite ont mis en évidence le patriotisme des Valdôtains et leur attachement à la tradition.

Concernant la défense du patois, beaucoup de noms furent cités, mais je n'en ai retenu qu'un seul (fort injustement, sans doute), celui de «René Willien». Je ne pouvais moins faire que de chercher à savoir pourquoi le centre précité porte son nom. Sur une plaque commémorative fixée à l'église, juste à côté de celle honorant l'abbé Cerlogne, on peut lire: «René Willien a eu le grand mérite de faire naître attention et intérêt pour l'abbé Cerlogne et son œuvre littéraire en faveur du patois. Merci René.» suivent des références aux porte-parole des Valdôtains reconnaissants car, si j'ai bien compris, cet instituteur fut l'instigateur et la cheville ouvrière de ce remarquable instrument de travail qu'est le «Centre d'études francoprovençales». Il sut convaincre les autorités de la «Région autonome de la Vallée d'Aoste» de l'importance de cette action en faveur de la défense et illustration du patois, démontrant que le langage vernaculaire contribue au maintien du français.

Lors de l'assemblée générale tenue à Aoste la veille, nous avons eu le privilège d'entendre M. René Faval, Assesseur à l'Instruction publique, évoquer l'importance des traditions pour les Valdôtains. En visitant le «Centre d'études francoprovençales», j'ai pu constater avec émerveillement le rôle joué par l'école dans ce vaste mouvement pour la conservation et la vivification du patois. Ici, comme le dit M. Schüle, le patois soutient le français. Certes l'enseignement public est-elle fondée sur un enseignement donné en italien, mais le français y trouve sa place et le patois aussi. Professionnellement, j'ai été très touché par les travaux scolaires que MM. Armand et Champrétavy nous ont montrés. Nous n'en avons vu que quelques-uns, faute de temps, mais quelle... leçon! A partir du programme officiel, les maîtresses et maîtres qui le veulent font faire des enquêtes aux enfants qui questionnent les parents, les vieilles personnes, tous ceux qui d'une manière ou d'une autre pourraient leur fournir des renseignements. Cette recherche dans le terrain est faite de manière très rationnelle grâce à des «grilles», autrement dit des questionnaires détaillés élaborés par Mme Rose-Claire Schüle. Les «sujets d'enquête et de recherche», ainsi qu'ils les nomment, sont conçus de telle manière que les enseignants puissent tirer parti des matériaux recueillis pour faire travailler les élèves durant des leçons comme celles consacrées à l'environnement, à l'activité créatrice manuelle, à l'expression orale et, bien sûr, écrite. Les sciences elles-mêmes peuvent être l'occasion de travaux linguistiques et, finalement, l'étude du patois se fait sans qu'il soit nécessaire d'ajouter de nouvelles leçons à un horaire aussi chargé qu'ailleurs. La qualité des albums et des documents présentés laisse supposer que maîtresses et maîtres n'hésitent pas à consacrer du temps libre à ces réalisations et, j'imagine, que plus d'un élève fait du travail supplémentaire pour fournir des travaux aussi élaborés et bien présentés<sup>4</sup>.

<sup>4</sup> ROSE-CLAIRE SCHÜLE, «Concours Cerlogne 1963–1981, les sujets d'enquête et de recherches», édité par le «Centre d'études francoprovençales», Saint-Nicolas, 1981; ouvrage fort utile pour qui veut étudier la manière de procéder.

Voir aussi: ERNEST SCHÜLE, «Comment écrire le patois? Principes et conseils pratiques.», même éditeur, 1980.

Le revue no 13, 1986, «Nouvelles du Centre d'études francoprovençales René Willien», fournit de nombreuses informations sur le côté vécu de cette activité scolaire, notamment le point de vue des enseignants car, présentement, 60% des communes valdôtaines participent aux concours Cerlogne, celui de cette année étant la 24<sup>e</sup> édition.

Au sein du groupe, émerveillement unanime! Cette manière de procéder n'est-elle pas exemplaire? De la maquette d'une laiterie jaillit la démonstration que techniques modernes et langage ancestral peuvent faire bon ménage: dans cette petite construction est installé un projecteur de diapositives assez bien conçu pour qu'en regardant par une fenêtre on puisse voir 12 images correspondant aux principales activités de cette laiterie. Tout raconter n'est pas opportun car, à la vérité, seule une visite du «Centre d'études francoprovençales» est à même de donner une idée des solutions simples – si simples que j'allais jusqu'à les considérer comme géniales, ce qui me valut une remise à l'ordre fort souriante des deux instituteurs Armand et Champrétavy car, j'oubliais de le dire, les responsables précités sont des instituteurs déchargés de leur enseignement. On comprend dès lors mieux pourquoi les solutions scolaires proposées en accord avec l'Assessorat de l'Instruction publique sont si bien adaptées aux réalités scolaires.

N'en demeure pas moins que je reste fort impressionné par ceci: à partir des travaux scolaires (et d'autres recherches spécialisées, bien entendu) les scientifiques réalisent des études dignes des meilleurs linguistes. Un ouvrage comme «L'Atlas des patois valdôtains – Etat des travaux 1978»<sup>5</sup> permet de mesurer l'utilité de ces recherches enfantines et scolaires pour les scientifiques. Car le «Centre d'études francoprovençales «René Willien» poursuit aussi une activité universitaire, d'éminents chercheurs n'hésitant pas à collaborer avec l'équipe responsable<sup>6</sup>.

Il faudrait aussi évoquer tout le travail accompli pour réaliser et conserver des ethnotextes, des chansons populaires<sup>7</sup>, etc. Mais il faut conclure, et j'aimerais le faire en signalant que l'usage du patois permet aussi aux écoliers valdôtains de découvrir la littérature. Je reste rêveur devant l'ouvrage de Rita Decime, «Conte pe le petchou de inque» – «Contes pour les enfants d'ici» dont le premier tome est consacré aux histoires d'animaux. Ce superbe livre est le fruit du labeur d'un groupe d'enseignantes qui cherchaient «la façon d'insérer le patois dans les activités de la classe» et «le support didactique optimal sur lequel pouvoir compter». Une trentaine de personnes collaborèrent pour réaliser cette œuvre richement illustrée par les enfants.

L'heure d'aller manger était – une fois encore! – largement dépassée et l'horaire des excursionnistes bien malmené quand nous avons quitté le «Centre d'études francoprovençales» où, j'oubliais de le dire, nous avons eu le privilège de participer à un exercice disons pratique, conduit par le professeur Ernest Schüle et ses deux... bras droits à Saint-Nicolas, MM. Armand et Champrétavy. M. et Mme Jean Cerlogne ont évoqué le passé des paysans valdôtains avec un souci de la précision qui forçait l'admiration. N'en demeure pas moins que tout le groupe, les témoins y compris, se pose toujours la question suivante: «Pourquoi les habitants d'un hameau proche de Saint-Nicolas se rendaient-ils à l'église par deux chemins différents selon qu'ils venaient y baptiser un enfant ou y célébrer un mariage?» Mme Cerlogne aurait pu nous faire parcourir ces deux voies bien distinctes si le risque de déguster le menu suivant par cœur n'avait pas tempéré un brin notre ardeur d'ethnologue en herbe... En effet, à l'auberge de Saint-Nicolas on nous a servi rien moins que trois hors d'œuvre: des pruneaux enrôlés de lard servis chaud, une tranche composée de pâte dans laquelle des épinards entouraient une rondelle de saucisson, un morceau de tarte au fromage et au lard, puis la soupe valpellingentse (fromage fondu, avec des choux, du pain, du lard, etc.) une tranche panée avec un bout de fromage fondu (pour rassasier ceux qui par hasard auraient encore souffert d'un creux à l'estomac) et des haricots en fagots. Vint alors l'instant le plus divertissant de ce repas généreusement arrosé d'un barbara: la cérémonie de la «coupe de l'amitié»! Ah! mes amis de Dieu, comme disaient nos pères, quelle affaire! A peine la flamme jaillissant du récipient aux multiples becs fut-elle éteinte à l'aide d'un couvercle, de bois lui aussi, que retentissait un ordre: «Ne posez pas la coupe... sur la table, ça porte malheur!»

Alors chacun but – ou plutôt tenta de boire... – le fumant breuvage. Des becs verseurs s'écoulait un liquide bien parfumé qui se répandait surtout sur le menton, la barbe, la

<sup>5</sup> Etude rédigée par ERNEST SCHÜLE, ROSE-CLAIRE SCHÜLE, TULLIO TELMON et GASTON TUAILLON, édité par le Département de l'Instruction publique de la Région autonome de la Vallée d'Aoste, «Centre d'études francoprovençales», Saint-Nicolas, 1978.

<sup>6</sup> Par exemples: «Le Francoprovençal – Progrès d'une définition», par GASTON TUAILLON, professeur à l'Université de Grenoble; même éditeur, 1983. «Histoire linguistique de la Vallée d'Aoste du Moyen âge au XVIII<sup>e</sup> siècle», Actes du séminaire de Saint-Pierre, mai 1983; même éditeur.

<sup>7</sup> ROSITO CHAMPRÉTAVY, EMANUELA LAGNIER ET JOSEPH-GABRIEL RIVOLIN, «Les chansons de Napoléon». – Témoignages populaires de l'épopée napoléonienne en vallée d'Aoste.» édité par l'«Association valdôtaine d'archives sonores», Aoste, 1986, 143 pages.

cravate ou la nappe. Hommage soit rendu aux dames qui, ma foi, s'en tirèrent mieux que moi! L'œil malicieux de nos amis valdôtains faisait plaisir à voir et on aurait volontiers bu trois récipients de ce mélange de café, de grappa, de sucre et de je ne sais quoi d'autre si, hélas! l'heure de nous séparer n'avait pas sonné depuis longtemps. Il ne nous restait plus qu'à faire comme le corbeau de la fable: montrer nos belles voix! C'est ce que nous fîmes en entonnant un hymne (bien français pour les paroles tout au moins) «Les chevaliers de la table ronde». Le croyez-vous? ami lecteur, les participants de langue maternelle allemande savaient pour sûr mieux les couplets que moi... qui répond à la définition d'un de mes amis: «Le Suisse français, il sait au moins cent chansons; le Suisse allemand une seule; mais eux connaissent facilement cent couplets et nous pas un...»

A nos hôtes, il nous resta juste le temps de leur «faire mille grâce», comme disaient nos ancêtres communs de la «douce France», avant de regagner Aoste. Un ultime merci doit être adressé ici à Monsieur le Syndic de Saint-Nicolas pour son aimable accueil, pour le verre de l'amitié et la charmante brochure qu'il nous a offerte en souvenir<sup>8</sup>. Elle trouvera place à côté des publications du Centre qui, de retour au logis, vous donnent envie de retourner à Saint-Nicolas avant le 6 décembre prochain, car vous nous avez fait envie, oh! l'«heureuse envie de ceux qui voudraient avoir un aussi remarquable outil pour défendre la langue et la culture vernaculaires de leur coin de terre. Votre exemple force notre admiration!»

Gilbert Lovis

## Visita a Etroubles

Sotto la guida appassionata e esperta del sig. Pierre Vietti il gruppo è salito a Etroubles (a circa 1300 m, sulla strada del Gran S. Bernardo) dove ha potuto vedere una mostra sul pane, che integrava le diapositive viste la sera precedente, e la vecchia «laiterie» (caseificio), la prima a costituirsi nella zona, sviluppata su due piani: il superiore con focolare, caldaia, colatoio con pressa, zangola rotatoria (più recente) e tutti gli utensili per la preparazione del formaggio e del burro; l'inferiore con la cantina per il latte e quella per la stagionatura del formaggio. Il gruppo ha visitato poi una mostra sul teatro popolare – risorto dopo la guerra ripartendo dalle figure tradizionali del carnevale –, indi si è raccolto nella sala della futura biblioteca, dove l'attendeva il rinfresco offerto dal comune, rappresentato dal vicesindaco, e dove il sig. Vietti ha risposto a numerose domande sia sull'economia tradizionale della zona (pascoli, alpi, boschi ecc.) sia su quella attuale (l'agricoltura e l'allevamento sono ora per lo più occupazioni sussidiarie; le persone attive lavorano in parte fuori del paese; il calo demografico è forte); infine sulla situazione e sui problemi della Regione autonoma, illustrando con una serie di esempi la portata e i limiti dell'autonomia.

Dopo un pranzo squisito di specialità valdostane, con una zuppa di pane che sola meriterebbe «le détour» (e c'era tutto il resto), il gruppo si è incamminato verso il terreno di giuoco, dove ha assistito a una dimostrazione del giuoco del *fiolet* (descritto nel fasc. 4/5 di FS [1986] p. 48).

Il tempo, clemente fino ad allora, che cominciava ad imbrionciarsi e un vento freddo consigliavano poi al gruppo di rintanarsi in un ristorante in attesa del torpedone che doveva riportarlo a Martigny.

R. Z.

## Les maisons rurales de la Valpelline

Une quinzaine de membres de la Société suisse des traditions populaires avaient décidé de s'initier le temps d'un jour, aux rudiments de l'architecture rurale de la Valpelline. Nous étions accompagnés de Madame Claudine Remacle, une architecte belge établie depuis

<sup>8</sup> «Lo tzemin de fer», poésie en dialecte valdôtain publiée à l'occasion de l'inauguration du chemin de fer Ivree-Aoste, par l'abbé J.-B. Cerlogne», 1886, rééditée en fac-similé par l'Administration et le Centre communale de Saint-Nicolas, 15 pages, à l'occasion du centenaire.

quelques années dans la région, où elle se consacre à des recherches scientifiques qui ont abouti à un livre – écrit en français: *Analyse de l'architecture rurale en vallée d'Aoste*, dont la parution, à Rome, est imminente.

La commune de Valpelline n'est pas seulement un carrefour géographique important au débouché de deux vallées, mais aussi – et probablement à cause de cela – le centre administratif de la vallée qui porte son nom. Magistrats, gros propriétaires, familles enrichies par l'exploitation d'un gisement de cuivre découvert à la fin du XVIII<sup>e</sup>, s'y sont établis. Ils ont construit un peu à l'écart du village un quartier appelé «La Ville».

La plus imposante construction du quartier, datant de la première décennie du XVIII<sup>e</sup> siècle, abritait à l'origine les différents ménages d'une même famille. Cette maison en pierres, par son caractère typique, nous permet de nous faire une idée schématique de l'organisation générale de la maison de la vallée. Selon Madame Remacle on peut affirmer qu'elle comporte généralement – ne l'oublions pas! – trois éléments fondamentaux superposés:

La cave constitue le premier élément: elle s'étend dans cette construction sur deux niveaux et nous rappelle qu'au siècle dernier encore la vigne poussait à cette altitude. Au-dessus de la cave, l'habitation proprement dite, avec la cuisine et la chambre chauffée (*pilyu*, en dialecte local); dans le cas présent plusieurs ménages habitent sous le même toit, mais dans des logements différents séparés par un couloir central qui traverse le bâtiment parallèlement à la ligne du faîte du toit. Les logements situés au même étage – cette maison comporte deux étages habitables – ayant tous leur propre cuisine, il n'est pas rare de voir surgir jusqu'à quatre cheminées des toits de dalles. Enfin, sous le toit, le grenier constitue le dernier élément.

Hormis quelques rares exceptions toutes les constructions de la vallée sont en pierres, l'utilisation du bois se limitant à la charpente et aux galeries extérieures (tous les bâtiments n'en ont pas).

L'avant-toit très saillant de la façade nord de l'imposante et riche maison de «La Ville» est soutenu par des colonnes en pierres maçonnées. Elles témoignent de la richesse des propriétaires: nous sommes là au sommet de l'échelle sociale. Pour faire paître leur troupeau les grandes familles ont acquis les meilleurs pâturages de la région. Un exemple parmi ceux-ci:



Maison de *Chentre*.

*Prélé.* Il s'agit de quelques bâtiments au beau milieu d'un riche pâturage. Nous avons pu admirer une magnifique étable voûtée dont une partie a été aménagée de telle sorte qu'on y venait faire un brin de causette ou travailler à la lueur d'un soupirail, tout en bénéficiant de la chaleur du bétail. A l'étage se trouve la cuisine, qui sert aussi de fromagerie. De là on accède à une chambre.

Plus haut la vallée se resserre peu à peu et ses flancs deviennent plus escarpés. Sur l'adret s'élève le village d'*Oyace*. C'est un enchevêtrement de constructions dont il est difficile de trouver les «noyaux porteurs», pour reprendre une expression de Mme Remacle. Ceux-ci se sont considérablement transformés au fil des successions, et des mouvements démographiques, car la construction en pierre ne permet pas une extension verticale du patrimoine, contrairement à la construction en madriers horizontaux.

Après une brève halte à *Chentre* où nous avons pu voir les quelques rares maisons en bois de la vallée, et un repas composé de plats régionaux clôture notre excursion à *Bionaz*.

Luc Constantin

## Les Walser de la vallée d'Aoste

Le lundi 29 septembre 1986, un groupe de la Société suisse des traditions populaires s'est rendu dans la vallée du Lys, à la rencontre des Walser de la vallée d'Aoste. Il était guidé



Maison à cohabitation (Gressoney).



par Monsieur Pierre Vietti, président du Comité des traditions populaires valdôtain, et par Monsieur et Madame E. Schüle, les organisateurs de cette 89<sup>e</sup> assemblée annuelle. Pour atteindre la vallée depuis Aoste, on longe la Doire Baltée qui se fraie un chemin difficile à travers de nombreux obstacles naturels, jusqu'à Pont St-Martin où les vignes en pergolas luttent énergiquement contre un relief hostile. On s'engage ensuite dans la vallée du Lys comme dans le bec d'un entonnoir car les entrées des vallées latérales sont toujours hautes et étroites dans la région. Elles s'ouvrent ensuite sur de belles combes. Si les figuiers et les châtaigniers couvrent encore çà et là les seuils des vallées, plus haut la végétation de type alpin reprend ses droits.

D'un point de vue dialectologique on peut diviser la vallée en deux sections. La première s'étend jusqu'à Fontainemore: on y parle un dialecte franco-provençal. Le territoire allemand constitue la deuxième section et s'étend d'Issime à Gressoney. Mais cette fragmentation du territoire pose problème si l'on considère d'une part que Gaby, village situé entre Issime et Pont Trenta, se rattache par son dialecte à la partie francoprovençale de la vallée d'Aoste, et d'autre part, que les Issimains ont un patois qui diffère considérablement de celui des Gressonnards.

En amont de Gaby la vallée se resserre, et s'ouvre à nouveau sur une vaste combe. On comprend aisément que les Walser aient eu le désir de s'y établir. Même la reine Marguerite d'Italie fut conquise par ce site. Elle y séjourna de nombreuses fois à la fin du siècle dernier, logeant dans la splendide villa du baron Luigi Peccoz, aujourd'hui cédée aux autorités de Gressoney St-Jean, avant de s'y faire bâtir un splendide château, aujourd'hui propriété de la Région autonome. Le groupe de la SSTP s'y arrêta et ce fut l'occasion pour lui d'un premier contact avec les descendants des Walser, dans la salle de réception de la villa où un vin d'honneur lui fut généreusement offert.

L'origine valaisanne de ce peuple ne fait aucun doute. Cependant il a développé au cours des siècles une culture qui lui est propre. C'est le cas, par exemple, de la maison à «cohabitation», que le Valais ne connaît pas. Celle que les membres de l'excursion ont pu visiter comprend un soubassement en pierres à deux étages surmonté d'une construction en madriers horizontaux, sur pilotis. A l'étage supérieur du soubassement se trouve une grande pièce aux murs recouverts d'épaisses planches verticales. Une partie de la pièce est réservée au bétail (9 places), l'autre, aux hommes qui n'y dorment probablement pas – les chambres forment un compartiment fermé dans la construction en pilotis – mais viennent manger, travailler ou veiller, tout en profitant de la chaleur animale et de celle d'un petit fourneau en pierre ollaire. Dans une pièce mitoyenne se trouve la cuisine avec son foyer et, au fond de celui-ci, une ouverture triangulaire: celle du four à pain qui forme une excroissance du soubassement – en pierres et recouverte de dalles – qui vient reposer sur un rocher à quelques mètres de là, tel un pont.

Un repas composé de plats régionaux (zuppa alla valdostana, polenta, carbonada, etc.) mit fin à cette excursion et permit aux participants, Suisses et Gressonnards, de faire plus ample connaissance grâce à la forte parenté du «Schwyzerdütsch» et du «Titsch» local.

Luc Constantin